Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2007)
Heft: [2]: Histoire militaire

Artikel: Traditions et symboles militaires : le fil ténu de la mémoire collective
Autor: Renaud, Jean-Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-346796

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les engins blindés de l'Armée de Terre portent les noms de hauts faits ou de champs de bataille. Ici l'obusier blindé 15,5 cm AUF1 «Cotentin».

Traditions et symboles militaires: le fil ténu* de la mémoire collective

Lt-col Jean-Pierre Renaud

Ex-officier d'active, initiateur de la fonction d'officier «Traditions»; président du Centre d'histoire militaire et d'études de défense nationale de Montpellier.

Il y a vingt ans, déjà, nous proposions la création de la fonction d'officier « Traditions[1] » au sein des forces armées. Notre propos pouvait paraître décalé. Il fut, au contraire, pris au sérieux et immédiatement annoncé par le ministre de la défense en personne, au RICM, le régiment le plus décoré de l'Armée française.

Notre approche, pour définir ce que peuvent recouvrir les termes de *Traditions* et de *Symboles*, sera très incomplète tant le sujet est vaste et pourrait rappeler le conflit entre classiques et romantiques de la première d'*Hernani*. Dans leur ouvrage *Les militaires. Être officier aujourd'hui*, Christian Destremau et Jérôme Hélie consacraient cinq pages aux traditions; ils étaient reçus, entre autres, par le chef de corps du RICM, le colonel Bentegeat, actuel chef d'état-major des Armées. De ces quelques pages, nous retenons : « ...la tradition du régiment se construit en permanence [RICM]...les traditions non seulement s'entretiennent mais aussi se créent constamment. [516e RT]...Nous sommes le régiment de tradition de la ville [35e RI, Belfort]. Notre histoire se confond avec la sienne. » mais aussi « Nous étions venus pour rencontrer les officiers d'aujourd'hui dans leur exécution de leurs tâches quotidiennes, et nous repartions chargés de bribes de leur mémoire. » C'est dire toute l'importance que les hommes accordent au liant - les traditions - qui les soudent, un liant nécessaire pour être en mesure d'accomplir les missions qui leurs sont confiées.

Traditions et *symboles militaires* furent pendant de longues années transmis et expliqués aux jeunes conscrits sous la forme de causeries dans le cadre d'une éducation morale. On relira avec un très grand profit l'ouvrage du capitaine Romain *Pour nos soldats. Essai d'éducation militaire*[2]. Il fallait, dans un temps restreint, faire découvrir l'environnement militaire, ce qu'il recouvrait, voire combattre des idées toutes faites. Avec le choix d'une armée professionnelle, nos jeunes engagés étant tous volontaires, aurions-nous cette tâche en moins ?

Nous pensons, au contraire, qu'il faut entreprendre une action en profondeur d'autant que la durée des contrats peut être courte et la recherche de rentabilité indispensable : la formation de spécialité est incompressible, les missions se succèdent et demandent de plus en plus d'effectifs. L'Armée doit, en conséquence, préparer avant tout recrutement, une politique de communication tous azimuts qui puissent mettre en lumière ses valeurs morales fondées sur son Histoire, une Histoire indissociable de celle de la nation ; elle « est le cœur de la France et le bras qui tient l'épée de défense. C'est le gage de l'ordre, de l'indépendance et de la sécurité nationale. C'est le seul foyer, sur terre comme sur mer, où l'on trouve réunis, à la fois, le dévouement, le mépris de la mort, l'amour de l'honneur, l'enthousiasme pour les belles actions, l'obéissance, le respect des chefs. C'est là surtout que se conservent le patriotisme, le sentiment du devoir, notre esprit français»[3]. On perçoit le décalage entre ce texte, écrit en 1884, et notre époque. Il faut donc travailler plus et en amont. Or rien de mieux qu'un décorum de prestige, osons le dire, qui puisse pressentir des symboles forts. Chaque pays a ses propres traditions et ses propres symboles qui, par fusion, peuvent arriver à créer de véritables mythes fondateurs ; nous nous proposons de porter un éclairage sur l'enchaînement de ces trois valeurs.

* Ténu = très mince, pour nous identique à un filigrane : peu visible mais indestructible comme sur un papier de correspondance de qualité qui fait apparaître des armoiries ou un billet de banque.

1 « La force morale : un dopant pour le combat » in *Armées d'Aujourd'hui*, juillet-août 1985, pp.60-61.

2 *Pour nos soldats. Essai d'éducation morale* par le capitaine Romain, professeur adjoint d'art militaire à l'École d'application de l'Artillerie et du Génie, Paris, Berger-Levrault, 1907, 185 p. Voir aussi *La vie à la caserne au point de vue social* par Louis Guennebaud, lieutenant au 41e RI, chez Berger-Levrault, 138 p., s.d. (avant 1914).

3 In *L'Armée en France. Histoire et organisation depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* par L. Dussieux, professeur honoraire à l'ESM, chez L. Bernard, 1884, 3 tomes, tome 1, p. 1.

Les traditions : des actes visibles sur le terrain

En 1965, au Pérou, après la découverte de ses premiers pans de murailles Chachapoyas, l'explorateur Gene Savoy monte expédition sur expédition et finit par découvrir une succession de villages chachapoyas, tous situés sur la Cordillère des Andes, ensevelis sous la végétation luxuriante de la jungle amazonienne. Pour cet explorateur, dont la dernière expédition eut lieu en 2001, il s'agissait de retrouver le cœur de ces villages, c'est-à-dire le socle. Les traditions, qui parfois semblent avoir disparu, peuvent être remises au jour tout comme les marques de la civilisation Chachapoyas qui précéda celle des Incas. Elles sont le socle de notre Histoire ; les ignorer c'est ne plus nous connaître, c'est nous laisser ensevelir dans un magma. Le besoin d'appartenance est essentiel.
Les traditions sont une matérialisation de l'esprit de corps dont les célébrations doivent être reconnues donc comprises pour être vécues intensément. Comment les faire vivre ?

Il faut un fil ténu entre les héros d'hier et ceux d'aujourd'hui. Cette galerie de portraits souvent représentative des chefs de corps successifs de l'unité que nous retrouvons dans les salles d'honneur ou proche du bureau d'un chef de corps doit être assimilée obligatoirement à un haut fait d'armes ou à une manifestation de l'éthique envers l'ennemi comme de nos propres troupes ; il s'agit bien, à travers le portrait d'un homme de s'enorgueillir d'une gloire collective ou d'un style de commandement.
Les faits d'armes sont généralement transmis par les citations collectives attribuées au drapeau du régiment mais encore faut-il que ce régiment les ait mises en valeur, sans souci d'automatisme (salle d'honneur) mais plutôt sur un passage fréquenté. Nous avions ainsi découvert qu'un glorieux régiment d'infanterie exposait dans sa salle d'honneur deux citations alors que 18 lui en avaient été attribuées.

Aux périodes de guerre ou de tension succèdent heureusement de longues périodes de paix, périodes pendant lesquelles les chefs doivent faire preuve d'une grande imagination pour mettre en valeur des faits marquants dont on fera, peut-être, des traditions. Le temps les consacrera, si et seulement si, elles sont dignes et comprises par tous. Pendant la période de paix franco-allemande de 1871 à 1914, de nombreux chants, dont les plus célèbres furent ceux de Paul Déroulède, *Les Chants du soldat* publiés en 1872 puis les *Nouveaux chants du soldat* (1875), devinrent des chants de tradition. Ils disparurent, emportés par la victoire de 1918.
Si des traditions en cours sont perçues comme une corvée, ce ne sont plus des traditions ; il faut alors « gratter » pour retrouver le socle, voire les adapter aux mentalités du temps. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut capituler devant l'ignorance.
Beaucoup décriaient, au cours de la décennie 1975-1985, une nouvelle méthode d'instruction dite des « missions globales ». Il est vrai que le vocabulaire préconisé pour chaque phase de l'étude de ces missions rebutait la lettre semblait étouffer l'esprit. Pourtant, la phase de *mise dans l'ambiance*, qui précédait tout apprentissage d'une mission, était un élément-clé, dynamique, pour s'ancrer à nos racines ; dans notre compagnie nous avions choisi pour mise dans l'ambiance du coup de main, l'éblouissante action de l'aspirant Zirnheld,[4] tombé en Libye dans les rangs du SAS French Squadron, en 1942, lors de la destruction des avions ennemis parqués sur l'aéroport de Dorna. Avec ce choix, pris au cœur de notre histoire militaire, les hommes étaient immédiatement « dans le coup ». Ils s'accaparaient, en un sens, le prestige de leurs anciens. La tradition, dans cet exemple, était de reprendre racine comme l'abbaye de Fontfroide recharge ses murs avec les chants grégoriens exceptionnellement repris pour une cérémonie liturgique dans un édifice qui n'est plus consacré depuis 1908, puisque devenu propriété privée, mais dont les propriétaires apparaissent comme exemplaires dans la mise en valeur matérielle et spirituelle de l'abbaye.

Quand, dans son livre *Mémoires coloniales*, Olivier Colombani écrit : « On apprend dès l'école la vertu des dates dont on nous enseigne qu'elles marquent les étapes de notre croissance nationale, comme les cercles, celles des arbres»[5], on ressent cette incontournable nécessité de continuité dans la transmission des traditions ; la galerie de portraits des chefs de corps au sein d'un régiment consacre cette continuité comme les portraits de familles ; le développement prodigieux de la généalogie confirme cette quête pour retrouver nos racines[6]. Les jalons temporels sont vitaux, ils ne rétrécissent pas notre vision du passé mais constituent un outil pédagogique.

Récemment, la revue de la Légion étrangère[7] rappelait à quelle occasion, pour la première fois (30 avril 1906 au Poste de Ta-Lung), avait été commémoré le combat de Camerone (30 avril 1863) et quand cette commémoration avait été officialisée (30 avril 1931) ; cette action entreprise par un lieutenant, le Lieutenant François, nous enseigne comment on peut innover quel que soit son grade et son âge mais aussi, qu'il fallut du temps, 25 ans, pour qu'elle se transforme en « cœur de la culture légionnaire ». Au même titre, la commémoration de Bazeilles symbolise tous les combats des troupes de marine et tout autant, le combat de Sidi Brahim, pour les Chasseurs. Nous sommes conscients qu'il peut paraître vain de prétendre savoir ce qui fait date, de savoir ce qu'il faut maintenir, transformer, créer en matière de traditions pour la construction de notre mémoire collective.

Les soldats polonais, espagnols, allemands prêtent serment au Drapeau. Ce dernier demeure un des symboles forts pour toutes les nations. Nous sommes choqués, pour le moins, de voir sur la plupart des frontons des édifices publics, Drapeau national, drapeau européen et emblème régional, à la même hauteur et aux mêmes

4 Auteur des paroles du chant de tradition de l'École Militaire Interarmes (EMIA), *La Prière*.
5 in *Mémoires coloniales. La fin de l'Empire français d'Afrique vue par les administrateurs coloniaux* par Olivier Colombani (La Découverte/documents, 1991, 210 p., p. 178)
6 *Qui étaient nos ancêtres ?* par Jean-Louis Beaucarnot, 2004.
7 *Képi Blanc*, juin 2005, pp.30 et 32.

dimensions[8]. Par ailleurs, le drapeau d'un régiment, de par les inscriptions portées dans ses plis, représente deux entités : d'un côté, la part estimée comme la plus glorieuse de son histoire - les noms des batailles suivent l'inscription *Honneur et Patrie* -, de l'autre, la Nation, pour laquelle nous donnerons notre vie si nécessaire.

Les légendes des drapeaux et étendards inscrites dans les plis des emblèmes n'ont pas toujours été les mêmes. Ainsi, le 1er régiment d'infanterie de ligne portait-il sur son drapeau reçu le 10 mai 1852, les inscriptions suivantes : Fleurus 1794 - Mœskirch 1800 - Biberach 1800 - Fleurus 1815 - Campillo 1823 et, le 3 février 1879 : Fleurus - Mœskirch - Biberach - Milianah (sans les dates des batailles, celles-ci figurant dans le *Journal militaire officiel*). On regretta alors, pour cette remise des drapeaux, que le gouvernement n'ait pas mis cinq noms comme sur les drapeaux du Second Empire, « cette disposition, nous dit L. Dussieux, eût permis d'ajouter quelques noms des batailles de l'ancienne monarchie et d'inscrire un plus grand nombre de victoires de la République ; car n'oublions pas que les combats de l'ancienne monarchie ont fait la France et que ceux de la République l'ont agrandie. »[9] Le choix sera toujours difficile. Lorsque l'Histoire semble s'accélérer, ces inscriptions se font parfois très vite. Il en est ainsi le 22 mai 1941, à Fort-Lamy, quand le général Leclerc préside la présentation au régiment de Marche du Tchad de son drapeau, sur lequel viennent d'être gravés en lettres d'or les mots « Koufra 1941 ».

Depuis que l'armée espagnole a suivi la France dans son choix d'une armée professionnelle, elle n'a cessé d'imaginer des actions pour ne pas rompre les liens entre l'armée et le peuple espagnol[10] ; ainsi tout citoyen espagnol peut, à sa demande, participer au serment au drapeau lors d'une cérémonie prévue pour les jeunes engagés alors même que ce citoyen espagnol n'aura pas fait un seul jour de service militaire. C'est dire tout l'attachement d'un peuple à son Drapeau.
Les types de guerres actuels qui opposent des États à des forces non gouvernementales comme Al-Qaida et autres bandes armées écumant l'Afrique ne nous présenteront plus de solennelles cérémonies de redditions où l'ennemi se voyait contraint de déposer aux pieds de l'adversaire ses glorieux drapeaux comme ce fut le cas pendant de longs siècles. Cette tradition ancestrale était une tradition partagée entre tous.
Les cérémonies nationales telles que le 14 juillet, le 11 novembre, le 8 mai ou les cérémonies régimentaires de remise de la fourragère, d'un insigne d'honneur, d'un drapeau d'honneur ou encore d'un fusil d'honneur ne sont, et ne seront, de tradition, donc soutenues par la communauté nationale, que dans la mesure où elles sont comprises. Il y a dans cette action commémorative toute une pédagogie vraiment professionnelle à mettre en pratique étroitement associée aux méthodes de communication les plus modernes. C'est une entreprise de longue haleine, capitale, puisqu'elle influe sur le recrutement.
Cependant, les traditions ne sont pas seulement des cérémonies mais des attitudes. Nous ne développerons pas ce thème qui mériterait à lui seul une longue communication. Dans le contexte actuel où actions militaires et actions civilo-miltaires sont étroitement mêlées, chacun sait qu'il y a *une tradition française* dans la façon dont nos troupes s'acquittent de leurs missions sur le terrain ; il s'agit d'une manière d'être, d'une manière d'agir ; cette tradition française est dans la continuité de l'action lyautéenne innovée à Madagascar (1897-1902), développée dans les confins algéro-marocains (1903-1910) et devenue une véritable politique de bon comportement vis-à-vis des populations.[11]

Les symboles : invisibles, ils sont ancrés dans les cœurs et dans les âmes

Le premier exemple donné par *Le Petit Larousse* pour la compréhension de la définition du terme *symbole* (du grec *sumbolon*, signe), est celle-ci : *Le drapeau symbole de la patrie.* Rappelons-nous quelques images phares de la Seconde Guerre mondiale et des guerres qui suivirent : les soldats russes plantant leur drapeau sur le Reichstag à Berlin, les soldats américains faisant de même au Japon, (une image transformée depuis en monument), en Indochine, avec le drapeau tricolore sur l'église de Mao Khé assiégée (29-30 mars 1951) ou sur le rocher de Ninh Binh reconquis par des tabors et des tirailleurs du 1er RTA où le lieutenant de Lattre tombera pour la liberté du peuple vietnamien (30 mai 1951).

Pour que le drapeau national soit perçu comme un symbole, l'histoire de chacune de ses couleurs doit en être connue : on serait étonné de voir combien nos enfants ignorent l'origine de ces trois couleurs. Seule l'histoire de chaque couleur puis des trois couleurs associées est en mesure de faire apparaître la geste militaire bimillénaire de nos armées : - comment ce drapeau mais aussi chaque couleur replacée dans son époque a soulevé des montagnes, relevé des défis, rendu possible l'impossible - à partir de quel moment, les mots *Honneur* et *Patrie* ont-ils été inscrits. C'est par la connaissance que l'on atteint le symbole. Dans le tableau *La Liberté guidant le peuple* ou *La Barricade* (1831) d'Eugène Delacroix, le drapeau brandi par une femme, placé au centre du tableau et culminant sur des morts représente bien cet élan, cette force indomptable qui anime le peuple français dans les grands moments de l'Histoire nationale.
Lorsque, chaque jour, dans tous les cantonnements, sur toutes les bases aériennes ou navires de guerre de la Marine nationale, les Couleurs sont hissées et amenées, il ne s'agit plus d'une grande cérémonie mais d'un geste devenu symbole et reconnu par tous. Ce geste, nous

8 Voir l'article du général de corps d'armée (2S) Clarke de Dromantin « *Honneur (s), patrie, Europe* » in Armées d'Aujourd'hui, mai 1996, Réflexions sur la Défense, pp. I-II et notre article « Europe des patriotismes » in *Armées d'Aujourd'hui*, octobre 1988, Réflexions sur la Défense, p. X-XI.

9 In Op. cité, L. Dussieux, t. 3, p. 322.

10 Voir le compte-rendu de la réunion « Citoyenneté » de la Commission Armées-Jeunesse du 19 janvier 2000, Envoi n°14, session 1999-2000, pp. 3-12 (texte de l'exposé) puis les questions réponses, pp. 16-24.

11 Voir notre communication « La méthode lyautéenne de pacification et les opérations multinationales du XXIe siècle », conférence pour le CHPM de Pully, 18 novembre 2004 in Actes de la rentrée militaire automnale 2004 *La Pacification des populations et des territoires* organisée par la Brigade d'infanterie 2, St. Maurice, 2005.

le retrouvons aux quatre coins du monde ; en voici un exemple : « Ce matin passation de commandement entre les deux chefs de détachements...ici, comme en garnison, les journées sont rythmées par la montée des couleurs. Un symbole qui prend toute son importance lorsqu'on est loin de tout ! »[12], ce « loin de tout » où nous envoyons régulièrement de petits détachements correspond aux îles Glorieuses, Juan de Nova, Europa et Bassas de India situées au Nord de Madagascar et à l'île Tromelin à son Est. Le drapeau tricolore représente la France. Combien de drapeaux nationaux sont-ils reconnus ailleurs que sur leur territoire ?

L'hymne national quand il est chanté par un très petit groupe d'hommes et de femmes ou par une foule comme au Stade de France demeure, lui aussi, un symbole très fort : souvenons-nous des Français libérateurs de notre Patrie arrivant en vue des côtes de Provence, en août 1944, et entonnant sur chaque bateau la Marseillaise, ou encore de la cantatrice Jessie Norman, devant l'obélisque de la Concorde, drapée d'un drapeau tricolore, interprétant la Marseillaise dans le cadre du bicentenaire de la Révolution française.

Le choix d'une date de fête nationale fait partie, lui aussi, des symboles de l'indépendance (pays nouvellement indépendants comme ceux de l'ex -Empire français par exemple[13]) ou d'un changement de régime pour les vieux pays comme le notre ou l'Espagne récemment. Après l'approbation d'une nouvelle Constitution, en 1978, la nation espagnole voulait aussi changer la date de sa fête nationale, dont la date avait été fixée par le généralissime F. Franco, au lendemain de la fin de la guerre civile ; l'Espagne choisit la date du 12 octobre. Pourquoi le 12 octobre ? Pour commémorer ce qu'elle estime être un repère prestigieux de la civilisation hispanique - la découverte du Nouveau monde, datée du 12 octobre 1492 - l'Espagne profite du cinquième centenaire célébré en 1992 pour changer sa date de fête nationale tout en associant l'ensemble sud-américain à ses festivités.

Dans *Le petit soldat de l'Empire*[14], Guy Georgy, ancien gouverneur de la France d'Outre-mer, décrit remarquablement les premiers moments de la décolonisation en Afrique ; ceux concernant le Congo retiennent notre attention car ils relatent comment furent choisis les couleurs du drapeau et leur disposition, le texte et la partition de l'hymne national : « Le 13 août, alors que tout semblait prêt, constitution, accords organiques, structures étatiques, listes de nouveaux dignitaires, je m'aperçus qu'on avait oublié le drapeau et l'hymne national...[...] Nous avions tant tardé que toutes les combinaisons de couleurs et d'emplacement étaient déjà prises par d'autres pays comme le Sénégal, le Cameroun, la Côte d'Ivoire. A la verticale, à l'horizontale, par bandes minces ou par larges panneaux, il ne restait plus rien à combiner. Ni les planches de pavillons du dictionnaire Larousse, ni l'édition spéciale de *Paris-Match* ne m'apportaient de solution. Je suggérai donc, en désespoir de cause, de mettre les trois couleurs en biais dans n'importe quel ordre. C'est ainsi que la République du Congo eut son emblème un peu de guingois jusqu'au jour où, à la faveur d'une révolution marxiste-léniniste scientifique, elle se dota du drapeau de l'Union soviétique. » Pour l'hymne, la citation complète alourdirait notre texte. M. Guy Georgy contacta M. Jacques Alexandre, directeur de Radio-Congo, qui dépanna notre gouverneur en faisant appel à un musicien attitré de Joséphine Baker pour la partition et, à un nouveau journaliste d'origine espagnole, affecté à Radio-Congo[15] pour les paroles. L'essentiel, pour ce jeune pays était de pouvoir disposer le jour de passation des pouvoirs des attributs incontournables de l'indépendance nationale.

Les insignes régimentaires[16] peuvent aussi être considérés comme une représentation symbolique de l'unité encore que, parfois, le choix des sujets représentatifs de l'unité soit non pas discutable car on aime ou on n'aime pas selon ses propres goûts mais incompréhensibles pour le simple pékin ; le choix, aussi, des inscriptions peut également s'écarter de l'Histoire, ce fut le cas avec l'inscription portée sur un ancien insigne du 1er régiment de spahis « Lyautey cavalerie » alors que Lyautey ne fut jamais spahi mais hussard et chasseur à cheval (2e rgt. de Hussards, 4e rgt. de Chasseurs à cheval et 14e rgt. de Hussards). Les fourragères sont encore des symboles forts pour autant que les modalités d'attribution soient expliquées aux jeunes civils afin de développer chez eux cette notion élémentaire de *respect* dont on parle tant de nos jours. En outre, on ne dissout pas des régiments porteurs de fourragères avant des régiments qui n'en possèdent pas.

Un homme peut aussi recouvrir un symbole. C'est le cas du clairon Sellier. Depuis sa première prestation du 7 novembre 1918, à 20 heures et 20 minutes, lorsqu'il sonna le cessez-le-feu provisoire, pour permettre le passage des plénipotentiaires allemands, puis celle du cessez-le-feu définitif du 11 novembre 1918 à 11 heures, on s'arracha cet homme devenu le symbole de la paix que nous aurions voulu éternelle. Nous le retrouvons, le 26 septembre 1937 pour l'inauguration du monument dédié au Maréchal Foch, et, à nouveau, le 11 novembre 1938 pour le vingtième anniversaire de l'Armistice de la Grande Guerre.

Citons encore, pour terminer, ce que nous estimons aussi comme un symbole : le Monument aux morts de chaque village français, monument décrété par la loi du 25 octobre 1919. Le dernier Monument aux Morts national, celui de la Guerre d'Algérie, est un symbole fort pour ceux qui participèrent à ce conflit qui n'est plus, enfin, une *Guerre sans nom.*[17] Le Monument aux Morts est, en

12 « Un p'tit coin de France au paradis... » par le Lt Julie de Rubiana in *TIM* février 2005.

13 Voir *Les symboles de l'indépendance* pour découvrir comment, en AEF, ont été fixées les dates d'indépendances, sans correspondance obligatoire avec celles des fêtes nationales in Colombani, op. cité, p. 178-179.

14 Publié chez Flammarion en 1992 puis aux Éditions de la Seine en 1994.

15 Georgy ne cite pas les noms de ces deux personnes.

16 Même si nous comprenons la joie créatrice de vouloir développer son propre insigne, de compagnie ou de détachement particulier en mission extérieure, pour avoir un souvenir impérissable de ce temps, nous ne sommes pas trop favorable à ce développement.

17 *La Guerre sans nom. Les appelés d'Algérie 54-62* de Patrick Rotman et Bertrand Tavernier, éditions du Seuil, 1992.

lui-même, un symbole ; s'y recueillir à l'occasion d'une cérémonie commémorant le 11 Novembre ou le 8 mai est une tradition nationale. Qu'on ne s'y trompe pas, l'un ne va pas sans l'autre : que la population s'en désolidarise et le symbole disparaît. Cérémonies et symboles militaires finissent par se sédimenter sans que nous nous en rendions bien compte au même titre que sous nos pieds « 15 milliards de tombes ont enrichi notre sol ».[18]

La fusion des deux ou la création des mythes fondateurs

La définition du terme « mythe », si nous nous y tenions, pourrait nous inciter à ne pas nous aventurer sur ce terrain. Pourtant, nous sommes intimement persuadé que les mythes sont nécessaires à une Nation. A l'origine du mythe, nous croyons percevoir un acte héroïque que la Nation célébrera au fil du temps tant qu'un événement gravissime ne viendra pas temporairement rompre ce lien avec le passé.

La défaite de juin 1940, qui fut un véritable tremblement de terre pour la conscience française réveilla, comme pour la Grande Guerre, le mythe rédempteur de Jeanne d'Arc et le vieux fond de résistance de notre peuple. Cet effondrement moral de mai-juin 1940, mais plus encore, celui de notre pensée militaire, qui avait tout misé sur une muraille de béton discontinue, n'imaginant pas l'emploi massif de blindés et encore moins les opérations aéroportées, n'eût aucune prise sur le général de Gaulle ; dès 1934 dans *Vers l'armée de métier*, il était déjà totalement sûr de notre force : « L'énorme capital de capacités guerrières, accumulé en nous depuis des siècles, ne saurait être entamé par quelques années de neurasthénie. Sous l'apparence décourageante, coule toujours un fleuve vigoureux. D'ailleurs, quand on a vu l' « union sacrée » faire place, en 1914, aux pires querelles dont la patrie était l'objet, on sait que l'instinct national, réveillé par le péril, a tôt fait de balayer les sophismes, comme la vague dissipe l'écume de la mer. »[19] De Gaulle y croit en 1934, il y croit le premier jour où la défaite est consommée. Mais en quoi croit-il ? Il croit aux valeurs profondes du peuple français, cette croyance est un mythe qui ne porte pas de nom mais qui est là.

Après la joie de la Libération de 1945 et les douloureuses guerres fratricides d'Indochine et d'Algérie, la France retrouve les marques de son pré carré non sans avoir fait naître de véritables héros encore dans l'ombre aujourd'hui mais qui sortiront de leur gangue grâce aux historiens.
Lorsque le général Jean Charbonneau écrit, dans sa très belle biographie *Charles Le Cocq, officier de France*[20] : « Nous n'avons plus d'images d'Épinal et c'est peut-être de cela que la France meurt ? Puis-je, par cette « image d'Épinal » consacrée à Charles Le Cocq, faire jaillir dans les âmes des jeunes Français un peu d'enthousiasme, et cette « parcelle d'amour », dont Lyautey a dit que seule elle permettait d'accomplir de grandes choses. », on ressent cette nécessité d'avoir des repères temporels mais aussi intemporels comme le sont les garas sahariennes.

Le mythe, selon ce que l'on y attribue « des événements historiques, réels ou souhaités » est présent dans l'histoire de tous les peuples. Le mythe de la Chanson de Roland, le mythe du Rhin comme celui de la chaîne des Balkans irriguent l'Europe. Celui du « Champ des Merles » (28 juin 1389), cher aux Serbes, resurgit le 28 juin 1989 lorsque Slobodan Milosevic s'adresse à plus d'un million de Serbes réunis pour commémorer le sixième centenaire de la bataille perdue par les armées serbes devant les forces du sultan ottoman Mourad Ier (1359-1389). La conséquence, réelle, de cette défaite fut l'occupation ottomane pendant cinq siècles alors que le Kosovo avait été le cœur de la Serbie médiévale pendant trois siècles.

Autre réalité, celle de la démographie actuelle du Kosovo[21] avec près de 90% de Kosovars d'origine albanaise musulmane (n'oublions pas que 10% des Albanais d'Albanie sont chrétiens). Le contentieux est profond quand on sait que les plus grands monastères orthodoxes serbes sont enclavés au Kosovo considéré par les Serbes comme une terre sainte au même titre que la Palestine pour les Juifs et les Arabes. Toute l'étude de cette région révèle de grands mouvements forcés de populations, accompagnés de massacres, de mises en esclavage et d'enlèvements d'enfants pour le corps des Janissaires. L'exode serbe commence au XVIe siècle et se poursuit malgré deux tentatives de libération du territoire aux XVIIe et XVIIIe siècles ; il se poursuivra jusqu'à la grande guerre balkanique de 1912 réunissant la Grèce, la Serbie, la Bulgarie et le Monténégro. À partir de cette date, les Serbes entament la reconquête mythique de leur foyer ancestral.

Il ne faut pas s'étonner du grand nombre de siècles séparant le terrible jour du « Champ des Merles » de la résurgence de son souvenir en 1989. Cette histoire mouvementée du Kosovo et par là même celle de la Serbie, n'est pas sans rappeler celle de l'Espagne, de *La Reconquista* espagnole. De nombreux villages espagnols ont choisi comme date de fête votive (ne jamais oublier) la date de départ définitif des forces occupantes araboberbères. À l'inverse, de vieilles familles fassis (habitants de Fès au Maroc) conservent encore aujourd'hui, dans leur demeure, souvent dans le vestibule, bien en vue, la clé de la maison ancestrale perdue lors de leur retraite d'Al Andalus, en 1492. La *furia francese*, héritière de l'*audace celtique* décrite par Aristote est présente jusqu'aux affrontements de la guerre d'Algérie. Les peuples n'ont pas la *mémoire courte*, ils n'ont que des pertes de mémoire temporaires.
La fusion des traditions et de la symbolique choisie comme support du message à faire passer font partie des éléments constitutifs des mythes mais ils ne sont pas les seuls ; c'est une alchimie dont nous n'avons pas toutes les clés qui est à l'origine des mythes.

18 In *La France. Histoire de la sensibilité des Français à la France.* Paris, Laffont, 1982, 388 p., par Pierre Chaunup.33.
19 *Vers l'armée de métier* par Charles de Gaulle, Berger-Levrault, 1934, 211 p., p. 104.
20 *Charles Le Cocq, officier de France* par le général Jean Charbonneau, Paris, éditions Pouzet, s.d., 155 p., p.153-154.

21 10 887 km² soit moins de la superficie de deux départements français pour 1,9 million d'habitants.

Conclusion

Il y a quelques années, à Montpellier, nous tirions des plans sur la comète pour savoir comment symboliser le Mémorial de l'Infanterie, au sein du Musée de l'Arme alors en pleine rénovation. La solution collégiale fut de faire graver sur les murs du Mémorial les noms portés sur l'ensemble des drapeaux régimentaires.

Ce choix fait, il restera toujours à déterminer, pour chaque visite, comment le guide, c'est-à-dire le « passeur » de la geste militaire française, « servira » ce cœur de l'Arme, à chaque visiteur mais plus encore aux scolaires ou aux jeunes engagés. Ce Mémorial peut symboliser le nombre d'officiers de l'Infanterie tombés au champ d'honneur en 14-18 - sur 100 600 officiers d'infanterie mobilisés 29 % sont décédés ou disparus au cours de la Grande Guerre - ou tout aussi bien la mort de l'aspirant Zirnheld ou encore nos morts au Liban lors de l'attentat de l'immeuble Drakkar, le 23 octobre 1983.

Les civils ou les jeunes engagés doivent être en mesure de comprendre nos émotions ; leur cœur doit battre au même rythme que le notre ; toute cérémonie militaire, même intime, à l'intérieur d'un casernement doit avoir été expliquée à l'ensemble des personnels affectés dans ce casernement dont on aura toujours fait découvrir l'origine de l'appellation (qui était l'officier ou le sous-officier dont ma caserne ou mon quartier porte le nom). Il n'y a pas de petites actions de « remises en mémoire ».

À l'extérieure du quartier, il en sera de même : précéder l'événement, le commenter en direct au cours des quelques minutes qui précèdent la mise en place des troupes, tout ceci se fait généralement partout de nos jours mais il convient de conserver une solennité, *a fortiori* à l'extérieure du territoire national. Il s'agit dans toutes ces actions de communication de dépasser le public des convaincus d'office (Anciens Combattants, familles des militaires et représentants des administrations).

Les Forces armées ont une responsabilité de « passeurs » de notre mémoire collective nationale car l'histoire militaire de la France est l'armature de l'Histoire nationale. Naturellement, cette mémoire collective englobe plusieurs mémoires comme celles du progrès social, du progrès technologique, etc. des progrès effectués grâce à un climat de paix dont, au final, l'Armée est dépositaire.

Lorsque Napoléon III écrit « Quand le drapeau de la France apparaît, une grande idée le précède et un grand peuple le suit » ou Lyautey « Moi, je ne connais qu'une France, celle de toujours, celle dont l'âme persiste à travers les vicissitudes, depuis la profondeur des siècles jusqu'à l'heure présente. Je me sens ici [Madagascar] plus que nulle part l'héritier de tous ceux qui ont fait la Patrie, le dépositaire de leurs traditions », nous percevons tout ce que recouvrent nos traditions, nos symboles ; plus nous nous éloignons physiquement du pré carré, plus nous sentons nos attaches ; elles sont solides, mais restons très attentifs au fait que nos repères doivent être vus de loin (et compris) comme les garas au milieu du Sahara.

Résumé

Traditions et *symboles militaires* pourraient apparaître comme des valeurs désuètes d'autant plus si nous les considérons comme pouvant faire partie intégrantes des mythes fondateurs d'une Nation. Pourtant, lorsqu'on s'attarde quelque peu, on retrouve vite tout ce qu'elles représentent. Si elles méritent, au plus haut point, d'être mises en valeur, on doit se garder de les croire exemptes de ruptures : un saut de génération pouvant entraîner un saut de mémoire dans la Mémoire collective. La transmission des traditions, l'explication des symboles, sont d'une importance vitale pour un peuple qui ne veut pas se laisser diluer dans un magma. Le Maréchal Juin ressentit ce sentiment en 1955 : « Faut-il croire que nous en arriverons bientôt au stade des nations qui meurent lentement de ne plus savoir se souvenir ni se décider » (*Revue de Paris*, n° de juillet 1955). Ne pas oublier sans instrumentaliser aux dépens de l'autre, cet « autre » avec qui nous devons en permanence « prendre langue » comme le disait Lyautey : toute la difficulté est là !

J-P.R.

Portrait du général Lasalle au siège de Stettin (1808), par Antoine-Jean Gros (1770-1835). Antoine-Charles-Louis comte de Lassalle (10.05.1775-6.07.1809) incarne la figure du Hussard, audacieux et coureur ; sa figure continue à inspirer la cavalerie légère. Selon ses termes : « tout hussard qui n'est pas mort à trente ans est un Jean-Foutre.» Il est tué quatre ans après le délai qu'il s'est lui-même fixé, à la bataille de Wagram.